

L'itinéraire, la pensée et l'action d'Edouard Coeurdevey, directeur de l'Ecole Normale d'Obernai de 1928 à 1946

par Dominique LERCH

Il y eut à Obernai, dans l'entre-deux guerres, une Ecole Normale destinée à accueillir, selon un mode confessionnel lié à l'absence de séparation des Eglises et de l'Etat, les futurs instituteurs catholiques. Edouard Coeurdevey (1882-1955) en fut l'un de ses directeurs durant près de vingt ans. A son sujet, se croisent deux interrogations : celui de l'encadrement de l'Education nationale¹ et, à ce titre, le cas d'Edouard Coeurdevey est intéressant, du fait de son exceptionnelle durée, étrange d'ailleurs compte tenu des péripéties de Vichy ; celui des groupes qui se sont succédés au XXe siècle autour de Marcel Légaut², se reconnaissant lui-même comme le fils spirituel du Père Portal³. Elève à l'Ecole Normale Supérieure, Marcel Légaut, fils d'un ancien normalien de l'Oise, arrive, grâce à Coeurdevey, à pénétrer le milieu des élèves de Saint-Cloud⁴ et donc, pour partie, l'encadrement du premier degré. L'entrecroisement de ce questionnement permet, nous semble-t-il, d'échapper à l'érudition locale et de conférer à Edouard Coeurdevey sa dimension historique.

Jeunesse et formation

¹ En guise de présentation (JMB). On saluera, à travers cette contribution, l'irremplaçable témoignage d'un contemporain de l'Entre-deux-guerres sur son temps et le mouvement des idées que véhiculait ce dernier. Mais Edouard Coeurdevey aura, avant tout, profondément marqué, par sa personnalité et ses convictions, de nombreuses promotions d'instituteurs, qui évoquent unanimement son souvenir avec une grande déférence, et dont la plupart, derniers témoins de son activité à Obernai, ont malheureusement disparu aujourd'hui. Cet article vient à point, puisqu'il coïncide à peu de choses près avec la célébration, en 2010, du bicentenaire de la création des Ecoles Normales. Il paraît sous la plume du fin connaisseur qu'est Dominique Lerch, historien, inspecteur d'Académie à la retraite, qui a dirigé un récent ouvrage intitulé *Pour une histoire de l'encadrement dans l'Education nationale : l'inspecteur d'Académie, deux siècles au service de l'éducation*, Paris, CNDP, 2008, et y a publié un article (p. 47-66).

² Simple d'accès, *Questions à, réponses de, Marcel Légaut, un chrétien de notre temps*, Paris, Aubier, 1977. Légaut a publié à cette époque quelques ouvrages étudiés par De SCOTT (Thérèse), *En voie de devenir disciple. Lecture des premières œuvres de Marcel Légaut, 1933-1945*, Bruxelles, 1993.

³ LADOUIS (Régis), *Monsieur Portal et les siens (1855-1926)*, Paris, éd. du Cerf, 1985. L'auteur nous livre une biographie quasi exhaustive sur ce Lazariste, aumônier de « Normale Sup' » et introducteur, dans son groupe, de Teilhard.

⁴ Clé de voûte du premier degré, l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud forme, avant la seconde guerre mondiale, bon nombre d'enseignants des Ecoles Normales et, en 3^e année, des directeurs d'Ecole Normale et des inspecteurs primaires ainsi que de futurs agrégés (arrivant à Strasbourg en 1946, le futur doyen Livet sortait de Saint-Cloud. Voir Luc (Jean-Noël), « L'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, clé de voûte de l'enseignement primaire, 1882-1914 », *The Making of Frenchmen : current Directions in the History of Education in France, 1679-1978*, Waterloo, Ontario, Historical, Reflections Press, p. 415-427.

En arrivant à Obernai en 1928, cet homme de 46 ans a été façonné par une double expérience :

- L'expérience familiale a été évoquée par son fils Jean⁵. Edouard Coeurdevey est né dans le Doubs, à Verne, situé à 7 kilomètres de Baume-les-Dames. Son père est agriculteur et cordonnier. « Quat'sous » - car tel est son surnom - est l'aîné d'une « famille pauvre » de 7 enfants. Placé à 15 ans comme valet de chambre chez un sénateur, il obtient son brevet élémentaire en 1901 et, après des postes successifs à Lods et à Germondaux, exerce à Besançon en 1910. En 1928, l'inspecteur général Pécaut souligne ses qualités mais en même temps, étrangement, ses limites : « Monsieur Coeurdevey a le mérite de s'être fait lui-même dans son adolescence, simple domestique qui préparait ses brevets seul la nuit. On voit tout de suite qu'il est laborieux, homme de devoir, tout dévoué à sa tâche ». Sous couvert de reconnaître ses mérites, c'était en même temps prendre appui sur eux pour exprimer ses réticences : car, grâce à sa formation universitaire, le jeune homme n'avait-il pas bénéficié de « l'ascenseur social » ? Il fréquente l'Université de Besançon avant la première Guerre mondiale et, au moment où celle-ci éclate, il aura tissé de solides relations avec deux historiens bisontins fondamentalement opposés sur le plan politique, à savoir Jean Guiraud⁶ et Albert Mathiez⁷. Comme l'indique son dossier professionnel, il obtient, sur le plan universitaire, deux certificats d'études supérieures : morale et sociologie ; sciences de l'éducation.

- L'expérience de la Guerre 14-18 l'a beaucoup marqué. Un heureux concours de circonstances a permis l'édition de ses *Carnets de guerre 1914-1918* dans la magnifique collection « Terre humaine »⁸. C'est un témoignage de première main, fondamentalement honnête, d'un adjudant-chef qui a passé par Verdun, obtenant la croix de guerre et la médaille militaire, mais qui garde comme une blessure son absence de nomination au grade de sous-lieutenant qui l'aurait fait passer dans le monde des officiers. Il y a des pages sévères sur l'encadrement (« le mépris que je professe pour les vieux galons », p. 130 ; « les rempilés de la coloniale », p. 438), sur la conduite de la guerre : irresponsabilité, incompétence, manque de liaison, pagaïe (p.158). En dehors de son très fort désir (p. 460) de se marier (il a 32 ans au début de la guerre) et de la vie sexuelle au front, faite, dans son entourage, de frustrations et de prostitution, parfois d'initiative familiale (p. 275), il nous livre son expérience spirituelle. Il a recours à *L'Imitation de Jésus-Christ*, ce livre issu de la mystique rhénane du XVe siècle propre à inciter à la fuite du monde - 11 références - et, dans la foulée, à l'œuvre de Pascal

⁵ COEURDEVEY (Jean), « Edouard Coeurdevey (1882-1955) », *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Dambach-Barr-Obernai*, 5, 1971, p. 157-158.

⁶ On dispose du précieux inventaire des archives privées de Jean Guiraud. Voir NOUGARET (Christian), *Papiers Jean Guiraud (1866-1953) et sa famille*, Paris, Archives nationales, 2006. Titulaire d'une chaire d'histoire à Besançon à partir de 1900, ce polémiste catholique mène une campagne structurée contre les lois républicaines. Rédacteur à *La Croix*, pleinement engagé dans la campagne antidreyfusarde, président de l'Union des Associations catholique des chefs de famille françaises, il milite par exemple en faveur de la répartition proportionnelle scolaire. Un autre Bisontin pouvait avoir des liens avec Coeurdevey en tant que président de la Fédération des familles nombreuses : Georges Pernot, conseiller général de Morteau de 1928 à 1945, sénateur et ministre. Voir PERNOT (Georges), *Journal de guerre 1940-1941*, Besançon, 1971.

⁷ Egalement fils de paysan comtois, ami de Péguy, socialiste proche du bolchévisme, Albert Mathiez (1874-1932), se fait, à la Sorbonne, l'avocat de Robespierre et fonde les *Annales de la Révolution française*. Voir le *Dictionnaire des intellectuels français* dirigé par WINOCK (Michel) et JULLIARD (Jacques), Paris, éd. du Seuil, 1996.

⁸ Ed. Plon, Paris, 2008.

(« Qu'est-ce qu'un homme dans l'univers ? », p.606). Il mesure l'état de la dévotion catholique : « Le croyant...ne compte, dans les grandes églises vides, que quelques vieilles filles bigotes, des enfants ignorants et un bedeau, pauvre hère, simple d'esprit, sans rate ni cerveau et des curés qui, dans leur sermon glacial, répétaient des cours diffus de leur professeur de théologie... Rien qui réchauffe. De l'eau bénite, une odeur morte de sacristie fermée... » (p. 485-486). Catholique avant tout, il évoque l'envie d'une monarchie (p. 172), Driant (p. 148 et 648), ses lectures de journaux dont *Le Correspondant*⁹, la faiblesse des républicains dont Bourgeois (p. 461)

Politiquement, il hésite entre le parti socialiste et le parti catholique, entre Mathiez et Guiraud, deux de ses enseignants bisontins qui l'auront marqué : « Oui, le quatrième état a été enrégimenté par le parti socialiste et il monte. L'avenir, un avenir proche lui appartient. Il a les jeunes avec lui, il a les masses, il a les promesses faciles. Par son activité, sa jeunesse, son programme plus large, plus généreux que celui de nos vieux partis usés, il m'attire. Par sa philosophie, son idéologie, ses sophismes, sa méconnaissance myope de la nature humaine, il m'inquiète et me tient à distance. Il procède trop de ce que je crois la grande erreur moderne : à savoir que le moral est fonction du social, erreur psychologique que je crois grave et redoutable par ses conséquences funestes. Il tient trop à la quantité et néglige la qualité. D'autre part, la guerre, ses dangers, ses épreuves, ses ruines m'ont rapproché de Dieu, ont réveillé, retrempé ma foi catholique, et donné une activité très vive à mon sens religieux. Le parti catholique, dans sa philosophie politique, dans la place qu'il réserve à l'effort moral individuel et au principe de la discipline morale et politique, des hiérarchies nécessaires, trouve en mon lot d'idées tissées dans la chair des fibres puissantes (...) De sorte que j'oscille vers les deux extrêmes et n'ai pas encore pu trouver ma voie... Mais à quoi bon s'inquiéter ? Qui sait si je serai appelé à la vie politique ? La guerre est si longue et si dangereuse » (p. 631).

Il serait opportun de rappeler quelles étaient ses lectures. Outre *Le Correspondant*, *L'Oeuvre*, *L'Echo de Paris*, un journal pédagogique (p. 836), 35 auteurs sont cités. Moyennant des envois (il explique à Guiraud comment un colis peut lui parvenir en quatre jours), ou des emprunts dans des bibliothèques municipales (p. 439), il lit les classiques (Pascal, Hugo, Vigny, Baudelaire), « le grand Déroulède » (p. 488), Barrès, Psichari, une thèse de géographie, celle de Demangeon, qui traite de la question démographique en France (p. 340 et 519). Ses lectures ont une teinte de droite, avec René Benjamin et Jacques Bainville. Les écrivains catholiques - Psichari, Péguy - sont bien représentés. Plutôt proche de l'« Action Française »¹⁰, vivant la guerre « comme une expiation »¹¹ (le thème reviendra en

⁹ Cette vieille revue catholique, née en 1829, a servi au XIXe siècle Montalembert et Falloux. En 1914, elle a un passé de ralliement à la République plus ou moins réticent. Voir l' *Histoire générale de la Presse*, Paris, PUF, 1972, p. 331, note 3.

¹⁰ Ce mouvement monarchique antisémite, qui ne s'éteint - et encore - qu'après le décès de Maurras, a fait l'objet de plusieurs ouvrages dont celui de WEBER (Eugen), *L'Action Française*, Paris, Fayard, 1985.

¹¹ Il cite Baudelaire dans sa correspondance en 1916, à l'occasion des vœux de Nouvel An :

« Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance

Et comme la meilleure et la plus pure essence

Qui prépare les forts aux saintes voluptés ».

Il s'agit de la fin de *Bénédiction*. Est omis le deuxième vers du quatrain, atténuant la dureté du propos,

« Comme un divin remède à nos impuretés ».

1940 avec Vichy), il a une réflexion désabusée sur ceux qu'il côtoie : « Ce matin j'étais de jour. Je surveillais les corvées et l'aménagement du cantonnement. Quelle plaie, quelle flemme ! (...) Chacun fait le moins qu'il peut et le plus mal possible. Et ce sont des hommes de trente à quarante-cinq ans ! Des hommes, dis-je ? Est-ce bien le mot propre ? Quel pauvre ramassis d'humanité déchu que cette compagnie d'éclopés, de fatigués, de ruines physiques accompagnant ou précédés d'une plus irrémédiable ruine morale ! Sur 130, on pourrait en compter une douzaine qui inspirent quelque confiance en leur intelligence et leur moralité ? Tout au plus. Et c'est l'armée des citoyens ! Pauvre France ! » (p. 295). La richesse de ce témoignage est considérable et elle éclaire un pessimisme actif.

Toutefois, sur son futur métier, sur sa future carrière, sa correspondance avec Jean Guiraud est intéressante, à une remarque majeure près : les textes de Coeurdevey éclairent sa pensée, la mettent en forme au moment de l'écriture. Ils ne sauraient l'enfermer totalement dans un carcan, la pensée pouvant évoluer. Attachons-nous à ce qui peut donner sens à l'engagement ultérieur d'Edouard Coeurdevey : « 18 octobre 1917, une question d'intérêt capital pour l'avenir de notre pays et de notre culture chrétienne : l'organisation de l'instruction et de l'éducation des adolescents (...) abandonnés à leur paresse, à leurs fréquentations, à leurs instincts (...) » et de s'interroger sur les moyens de la mise en œuvre : « Serait-il au-dessus des forces du monde catholique de profiter de l'heure unique qui s'offre afin de ressaisir la jeunesse qu'on lui a ravie pour l'abandonner ainsi en organisant d'urgence, puissamment, avant l'Etat, un enseignement original, une école complémentaire libre, avec des thèmes pratiques, une observation des choses et des gens, le cinéma, le voyage ou l'excursion (...), une école pratique d'agriculture, une école de perfectionnement pour tous nos jeunes paysans qui sont et restent l'élément le plus sain de la France (...) C'est alors que l'enseignement libre pourrait se préparer la plus belle revanche, les plus sûrs avantages, reconquérir l'âme de la jeunesse française... ». En écrivant au chroniqueur de *La Croix*, Coeurdevey sait qu'il frappe à la bonne porte pour présenter un projet procédant d'une sorte de revanche catholique sur les laïcs. Venant d'un instituteur, la situation révèle la tentation de « passer à l'enseignement libre, comme quelques-uns l'ont fait, comme j'y songe pour mon compte. Mais il y aurait une belle et féconde tâche à remplir en rapprochant l'instituteur du curé. Je crois qu'après la guerre c'est à tenter et que c'est possible ». De fait, il explique, en septembre 1917, qu'il a « reçu une éducation religieuse très solide. Sans une fausse manœuvre, ajoute-t-il, je serais rentré au séminaire ».

Dans cette même lettre, il s'interroge sur le fait que ses études ont été interrompues par la guerre. Il supporte mal « l'idée de végéter dans une humble école » telle que ses titres antérieurs lui réservent. Il y a là une ambition, légitime, de saisir l'ascenseur social: la République, bonne princesse, le lui accordera mais, après une rude épreuve existentielle : au retour de la guerre, il se marie et son épouse meurt avec l'enfant lors de l'accouchement. Il est nommé, après la guerre à l'Ecole normale de Commercy, puis, le même mois, à Metz, puis à Obernai et enfin à l'Ecole primaire supérieure de Mulhouse. « J'aurais préféré, écrit-il à Guiraud le 14 octobre 1919, la petite ville d'Obernai pour ses souvenirs et son paysage, pour l'œuvre plus récente et plus immédiatement fructueuse qu'on peut y faire, et puis je suis resté campagnard, je n'aime pas les grandes villes, je m'y sens trop isolé... ». A Noël 1923 il note, « l'effondrement de tous mes espoirs humains : le double deuil. Aussi, en cette année 1924, je suis un pauvre homme éprouvé qui sent peser la main de

Dieu et qui s'incline avec humilité, effroi et incertitude¹². C'est alors que je songe à reprendre encore une fois mes études. J'ai 42 ans ! J'ose demander une bourse de 3^{ème} année à St-Cloud¹³. On me l'accorde. Et je vais connaître pour la première fois la vie studieuse dans une Ecole, et dans la grande Ecole laïque par excellence, celle qui passe pour la citadelle. Ici se sont formés tous les pionniers du laïcisme ; je suis appelé pour un an au foyer de l'athéisme primaire. J'imagine que je vais y trouver place et accueil comme un chien dans un jeu de quilles. Mes souvenirs du combisme sont encore vifs et cuisants. Mon appréhension pour ma sécurité, pour ma paix, pour ma foi est très réelle. Pour me préparer à cette année d'épreuves morales, j'ai l'idée que je trouve hardie de m'inscrire à la retraite organisée à Clamart pour les Ecrivains et Professeurs catholiques. Elle est prêchée par le Père Albert Valensin¹⁴. Il a le temps et la patience d'écouter le détail de mes détresses : il me traite avec une bonté paternelle et je me sens une confiance filiale qui me sera une force et une joie. Il m'encourage

¹² Texte rédigé à Obernai en octobre 1929, soit quatre ans après les événements. Jean Coeurdevey, le fils d'Edouard, a donné le document à Guy Lecomte, membre du groupe Légaut. Je remercie donc ces deux personnes de m'avoir autorisé à l'utiliser.

¹³ De 1920 à 1975, la formation des élèves inspecteurs du premier degré et des directeurs d'Ecole Normale est confiée à Saint-Cloud, outre celle des professeurs d'Ecole Normale et des Ecoles Primaires Supérieures (EPS). Voir LUC (Jean-Noël), *Des Normaliens. Histoire de l'ENS de Saint-Cloud*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques. Le 18 septembre 1940, Vichy supprime les Ecoles Normales ; elles seront rétablies le 20 août 1944. Le titre d'ancien élève est réservé, à partir de 1960, aux seuls concours d'entrée. Ne peuvent plus porter le titre les inspecteurs ou directeurs entrés en 3^e année. Voir aussi JAMET (Michel), *Les élèves inspecteurs de l'ENS et Saint-Cloud, 1921-1974*, Saint-Cloud, 1983. La scolarité est de deux ans pour le professorat en EN et en EPS, d'un an pour les inspecteurs et directeurs. Si, parmi les élèves, il existe un vivier pour ces dernières fonctions, un accès direct en 3^e année, dont bénéficie Coeurdevey, est possible.

¹⁴ Auguste Valensin a étudié la philosophie à Aix-en-Provence auprès de Maurice Blondel. Cf. l'édition de sa correspondance par ce dernier (*Auguste Valensin. Correspondance 1899-1912*). On dispose de deux témoignages qui confortent le récit d'Edouard Coeurdevey :

- Celui de Marcel Légaut dans un tapuscrit de 1962 (*Histoire du groupe*, p. 17) : « C'est à ce moment-là que je rencontrais pour la première fois Coeurdevey qui fut conduit chez M. Portal par le Père Valensin. Coeurdevey était en 3^e année de St. Cloud pour préparer l'Inspection Primaire. M. Portal se mit en relation directe avec lui. Coeurdevey assista à nos réunions de prière, mais surtout à nos méditations et il me dit : « Il faut absolument que nous en fassions autant à St. Cloud. Coeurdevey étant en 3^e année ne logeait pas à l'Ecole, il avait une chambre en ville, à St. Cloud, et à partir de ce moment-là, je ne peux pas vous préciser la date exactement, j'allais tous les dimanches, ou tous les samedis peut-être, chez Coeurdevey, faire une méditation aux camarades qu'il avait pu toucher parmi les élèves de 1^{ère} ou 2^e année. Chapelle fut le premier contacté, Magnani était de la promotion de Chapelle, et peut-être un ou deux autres dont je ne me souviens pas. Je me souviens que nous faisons une méditation et que, à la fin, nous terminions par un petit verre d'alcool ! »... ou un bock !

- Celui de Lucien Matthieu, pilier du groupe Légaut alsacien et vice-président, en tant qu'enseignant de l'Ecole Normale d'Obernai, de l'Union départementale des membres de l'enseignement public, fondée par Jacques Chevalier, futur ministre de l'Education, puis de la Famille et de la Santé à Vichy. Ce témoignage atteste le lien entre l'Action Française et d'autres groupes. Lucien Matthieu est arrivé à l'ENS de Saint-Cloud en 1925. En étude, son voisin l'avertit : « Tu sais, en 2^e année il y a un membre de l'Action Française, un « camelot du roi ». Il faut s'en méfier (...) C'est un petit rouquin ». Je sors dans le couloir et j'aperçois le rouquin. « Salut ! C'est vrai que tu es d'A.F. ? ». « Oui, c'est exact (...) Est-ce que tu t'intéresses aux questions religieuses ? (...) Es-tu libre dimanche après-midi ? (...) Eh bien je t'invite à venir à une petite réunion qui t'intéressera. Nous irons ensemble ». Le dimanche venu, Daniel (mon pilote) et moi, nous sommes à Paris à 14 heures. Daniel va tout droit au lieu, rue de Grenelle, où se tiendra la réunion. Nous sommes accueillis par le père Teilhard (que je vois pour la première fois) dans une petite pièce avec une douzaine de jeunes gens (j'apprends que ce sont des élèves de Normale Sup et de St. Cloud). « Bonjour, mes chers amis, dit le Père Teilhard, je compte vous entretenir pendant ½ heure d'un sujet très important : comment être à la fois homme de famille et de métier et bon chrétien ! ». Dans ces sortes de causeries, on est convaincu d'avance. A plus forte raison quand celui qui parle est le (bientôt célèbre) père Teilhard. Pour moi le père Teilhard était encore un inconnu, mais il avait une parole d'or, de quoi convaincre le plus incrédule... » (*Quelques Nouvelles*, n° 54).

Voir également la lettre de Lucien Matthieu, envoyée d'Obernai le 21 novembre 1938 à Mounier, à propos de Munich : WINOCK (Marcel), *La trahison de Munich. Emmanuel Mounier et la grande débâcle des intellectuels*, Paris, CNRS, 2008, p. 107-108.

à tenir bon, me trace un programme d'avenir, me reconforte tout à fait. Il me remet deux lettres de recommandation : l'une pour le P. Léonce de Grandmaison, l'autre pour un de ses jeunes amis, un tala de Normale, le jeune Grua, et me révèle l'existence des groupes talas¹⁵ où je pourrais trouver appui, si je suis persécuté ou isolé à St. Cloud (...) Le Père me fait parler de ma situation, de l'état religieux des élèves-inspecteurs, des élèves-professeurs, des instituteurs, des paysans... Je me souviens lui avoir développé la nécessité des groupements à base catholique, de l'action corporative, des espoirs qu'on pouvait fonder sur une fédération des forces catholiques, etc. Et je revois encore le bon sourire peu convaincu du Père. Son doute sur l'efficacité de cet effort qui m'apparaissait urgent ne laissa pas de me déconcerter et m'empêcha, ce jour-là, de croire Grua sur parole quant à l'intelligence pénétrante du Père... ».

Le contact avec le groupe tala se fait en décembre seulement : le Père Portal appelle Légaut et Bonnard qui alors entourent Coeurdevey, le pilotent toute la journée aux instants libres : « Je suis rentré transfiguré, ébloui. D'abord le beau spectacle de ces jeunes gens pieux, agenouillés dans la Chapelle à la table sainte. Puis connaissance faite et sympathie déjà étroite avec M. Bonnard et M. Legaud (*sic*) en particulier. Bonnard, fils d'un professeur d'EPS de Marseille, incroyant ou peu croyant, devenu un apôtre aux yeux profonds à Normale sup. Legaud, le Chef des Talas, donne l'impression d'un saint à l'intelligence lumineuse... Et puis surtout la révélation inattendue, insoupçonnée, d'un chrétien des premiers siècles avec la foi d'un docteur de l'Eglise, en la personne de ce merveilleux père Loeb (*sic*), missionnaire en Chine devenu Chrétien Chinois et qui a confondu par son éloquence et sa hauteur de vues M. Goyau... ». Et, le lendemain, Edouard Coeurdevey en parle à un camarade, Leibrich, qui diffuse : Chapelle arrive et raccroche un groupe de catholiques. Courant décembre, il repasse à l'ENS, rue d'Ulm, où il entend, dans une chambre ou turne, la méditation - de Légaut sur la nativité. Celui-ci demande à Coeurdevey de revenir chaque semaine, d'amener avec lui des camarades, toutes choses impossibles à réaliser pratiquement. Légaut et Bonnard proposent donc de venir chaque semaine méditer à Saint-Cloud. De fait, huit « Cloutiers » se réunissent avec Légaut une fois par quinzaine, huit suivent également les équipes sociales de Garric, futur responsable du Secours national de Vichy qui, le 28 février, fait une méditation émouvante, ce qui n'empêche pas Coeurdevey de passer à Gentilly où « le père Teilhard nous a entretenus magistralement des rapports entre la Science et la croyance. Nous étions dix Cloutiers à Gentilly et quatre élèves-maîtres de Versailles. Pour un beau départ inespéré, c'est un beau départ, et je ne prévois aucune défaillance proche ou lointaine. On peut compter sur cette phalange de jeunes avec d'autant plus de réconfort que deux seulement sont élèves de seconde année (à St. Cloud). Le bon lot

¹⁵ L'expérience du premier groupe Légaut, par l'intermédiaire du Père Portal, a été effectuée lors du passage à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Les talas (de « vontala messe, ») à la différence des « vont au temple », tala/totem) se réunissent à Gentilly et le Père Portal, qu'il rencontre au 14 de la rue de Grenelle, est leur aumônier. Je ne saurais assez remercier le professeur Jean-Noël Luc de m'avoir permis de consulter une enquête inédite de 635 pages : TERTRAIS-DELPY (J), *Réponses des anciens élèves de l'ENS de Saint-Cloud (promotions 1905-1978) aux questions ouvertes de l'enquête de 1979*, ENS Saint-Cloud, 1983. En 1925, deux réponses : « Un groupe tala qui se réunissait pour des méditations sous la direction de deux anciens élèves de la rue d'Ulm. Un groupe catholique m'était connu qui gravitait autour du Père Teilhard ». En 1929, le groupe tala est d'inspiration dominicaine. En 1930, ce groupe est discret, voire clandestin. En 1931, ce groupe est organisé par la hiérarchie chrétienne. En 1933, « nous ne sentions pas le péril hitlérien, comme toute la gauche de l'époque ». En 1937, une note indique « en lien avec la Paroisse universitaire de Marcel Légaut »... Un tel groupe perdure jusqu'en 1973.

sera parmi les lères années qui, espérons le, transmettront le flambeau... ». « Samedi 14 mars, Nouvelle journée « historique », nouvelle étape. J'ai découvert dans l'Ecole un nouveau catholique et j'ai réuni ce soir dans ma chambre pour la première méditation collective 2 normaliens - Légaut et Bonnard - et 5 Cloutiers : Chapelle, Leibrich, Theobald et Berthonnière. Que Dieu fasse fructifier cette initiative. Il va falloir trouver un local de réunion pour remplacer le mien quand je serai parti ». et, jusqu'au 9 juillet 1925, « le primaire et le supérieur », les deux Ecoles normales supérieures de garçons « sont initiés à une vie chrétienne plus riche et plus profonde que je ne soupçonnais même pas ».

A la direction de l'Ecole normale d'Obernai

A la rentrée scolaire de 1925, cet inspecteur primaire (on dirait aujourd'hui « inspecteur de l'Education nationale », « IEN ») est nommé inspecteur des écoles françaises en Sarre, bonne utilisation de ses talents de germaniste. Le 13 janvier 1926, il épouse Marguerite Lévi, agent comptable de la Ville de Paris et cinq enfants naissent de cette union (en 1926, 1928, 1930, 1931 et 1933), dont l'un décède l'année même de sa naissance (1931). En 1928, succédant à M. Mendler, il arrive avec son épouse et ses deux enfants à Obernai en tant que directeur de l'Ecole normale catholique. Il est incontestable qu'Edouard Coeurdevey a une action forte dans son école. En 1931, l'Inspection générale¹⁶ jette un regard pessimiste sur les locaux : la manufacture de tabac, en face de la gare, est constituée de « bâtiments d'usine sales et médiocres, le cuisinier s'adonne à la boisson, la maison est assez mal tenue dans son ensemble, beaucoup de désordre, peignes et brosses dans un état de saleté, dégoûtants, les nappes du réfectoire sont toutes maculées » ; le directeur est mal secondé, car « l'économe se désintéresse de parties essentielles de son service » dans un internat masculin. « Trouver un économe possédant suffisamment de langue allemande est une condition qui paraît presque impérative à Obernai ».

L'influence du directeur se ressent de trois manières : « La musique tient une place considérable » ; dans le foyer règne une « discipline libérale »(16 bis). Enfin, « ce n'est sans doute pas le desservir (ah, l'Inspection générale ! On est en République et il faut dire quelque chose qui précisément pourrait desservir l'intéressé !) que de dire qu'on le sent profondément attaché non seulement à la foi et à la pratique de la religion catholique en dehors de laquelle il n'aperçoit pas de fondement moral solide pour les jeunes gens qui lui sont confiés ».

¹⁶ Archives Nationales F 17/25 179, B : dossier administratif d'Edouard Coeurdevey.. L'histoire de cette Ecole Normale est à faire Le dossier du prédécesseur de Coeurdevey, M. Mendler, pourrait apporter quelques éléments sur le retour à la France. Les mémoires de Frère Médard (*L'Alsace fidèle à elle-même*, Strasbourg, Nuée Bleue, 1988) fournit quelques lignes (p. 127-128) pour la période de 1911 à 1917 sur cette Ecole Normale, avec, comme enseignants, de vieux instituteurs d'un niveau pédagogique peu élevé. Sur la période de l'Entre - deux guerres, voir BULBER (André) « Contribution à l'étude de l'histoire de l'Education. Les dernières années de fonctionnement de l'Ecole normale catholique d'Obernai (1931-1940) », *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Dambach-Barr-Obernai*, 43, 2009, p. 121-128.

^{16 bis} Sur ce foyer qui a joué un rôle considérable, Roos (Joseph.), Mémoires, ,manuscrit inédit confié à Jean Pierre Hirsch que je remercie de l'envoi des pages 7 et 12.

¹⁷Nous avons retrouvé le fascicule dédié à Marcel Légaut,avec la mention ' »En hommage cordial »suivie des initiales de l'auteur.

Dans le même rapport, l'inspecteur général indique une date de création de cette école « normale » (1875, donc durant l'Annexion, avec une « école préparatoire » à Neudorf : 55 élèves à Obernai, 38 à Neudorf) et déplore, ce qui n'est pas normal, la mauvaise qualité de la littérature enseignée et reçue ; il ne peut savoir que deux inspecteurs généraux d'allemand, experts en langue française, Eckert et Mayeur, sortiront de cette école. En 1933, le zèle, le dévouement du directeur Coeurdevey sont relevés, encore que l'avis soit contrasté : beaucoup d'initiatives pas toujours heureuses. Fait tout ce qu'il peut mais manque d'envergure ». Si la maladresse peut être retenue - qui ne l'est pas ? -, il y aurait à redire sur l'appréciation de l'envergure. Toujours est-il que c'est aussi un signal envoyé ou une manière de décrédibiliser un « adversaire » et d'affirmer l'opposition laïque/catholique.

En 1937, son enseignement de la psychologie est critiqué (à cette époque, le directeur garde quelques heures d'enseignement) : « il reste verbal, sans effet et même incline à un vague sentimentalisme, même un mysticisme qui est dans la ligne d'action de Marcel Légaut... ». Il y a à prendre et à laisser dans le rapport d'un autre inspecteur général en 1939 : « actif, plein de bonne volonté et de satisfaction de lui-même. Son action manque d'autorité, comme ses idées de justesse et ses initiatives de prudence, si bien que l'essentiel lui fait défaut qui rend un Directeur d'Ecole Normale capable d'être l'éducateur et le guide pédagogique, nécessaire aux élèves maîtres ». Durant la seconde guerre mondiale, ce jugement ne pourra plus être tenu dans sa radicalité.

Mais nous sautons là une étape importante, la parution en 1937 de *L'Alsace rurale en péril. Illusions. Réalités. Espoirs*, un fascicule de 24 pages(17). Avec sa conférence faite à Colmar, le 11 mars 1937, lors de la réunion des universitaires catholiques d'Alsace et de Lorraine, Edouard Coeurdevey, comme trois ans plus tard Marcel Légaut, s'attache exclusivement au milieu rural. Une seule élite trouve grâce à ses yeux, celle issue du mouvement catholique. La jeunesse agricole catholique (J.A.C.) « assume la tâche immense de reconstituer sur des bases nouvelles une paysannerie chrétienne ». Or deux fléaux menacent : la désertion des campagnes et la dénatalité urbaine. En 1938, les tombes (647 000) l'emportent sur les berceaux (612 000) en France. Coeurdevey s'appuie sur la brochure de l'Alliance nationale contre la dépopulation¹⁸ et lie dénatalité et déchristianisation, en retenant comme indices les divorces qui se multiplient (mais les statistiques portent sur l'Alsace dans son ensemble et non sur le monde rural) de même que les mariages mixtes, les œuvres (que sont, pour lui, les chorales religieuses, l'assistance aux vêpres, le respect de l'Angélus, les vocations religieuses) « qui se meurent ».... Se révèlent actifs des virus tels que l'imprimerie, le cinéma, la radio, le sport. « Tous ces moyens, qui font honneur à l'humanité et pourraient l'élever, l'accablent et la pervertissent parce que le progrès spirituel de l'homme n'avance pas au même rythme que le progrès matériel (...). Les paysans illettrés étaient moins sensibles aux sophismes des idéologies de toutes couleurs et aux perversions morales que les masses qui ne savent lire que les prospectus, les affiches, les tracts, les journaux sportifs, les romans policiers, *Paris-Soir*, les feuillets scabreux et les faits divers de la grande presse. Les villes

¹⁸ La structuration de cette association, bien décrite dans le tome IV de *l'Histoire de la population française*, dir. ARMENGAUD (André) et DUPAQUIER (Jacques), Paris, PUF, 1988, p. 186, ne permet pas de savoir si elle-même - et Coeurdevey - sont sensibles à la reprise de la natalité dès 1942.

sont les foyers actifs et rayonnants de ce travail multiforme de désagrégation »¹⁹. En effet, limiter l'action de l'Alliance nationale à une politique nataliste de « haras », écrivait Jacques Maritain, serait une erreur. Il y a une mystique à créer avec un ordre matériel et moral : les allocations familiales (1932), la lutte contre l'avortement, l'alcoolisme (et donc les bouilleurs de cru), les stupéfiants, les outrages aux bonnes mœurs, le divorce, la lutte pour le vote familial, le crédit d'impôt pour l'éducation. En ce sens, il y a une proximité importante entre le catholicisme d'Edouard Coeurdevey et celui de Jacques Chevalier, secrétaire d'Etat à l'Instruction publique, puis à la Santé et la famille sous Vichy.

Sur le plan politique, il faut rendre à la famille nombreuse (quatre enfants et plus) la primauté dans la cité²⁰. Sur le plan économique, il faut faire cesser les iniquités courantes de la répartition des richesses et des salaires, faire cesser également l'étranglement des paysans isolés par des organisations urbaines²¹. Sont appelés des apôtres paysans, issus de la J.A.C., une école pour les paysans avec des instituteurs paysans et des programmes spéciaux. On retrouve l'intérêt de Coeurdevey pour l'adolescence ainsi que sa volonté pour l'enracinement aux antipodes des mutations en cours : « Une fidélité chrétienne exigeante permet d'accepter le poste que la Providence nous assigne et les frères qui s'y trouvent ». Et il s'appuie sur les consignes données par Pie XI au cardinal Verdier, responsable du diocèse de Paris.

Proximité de l'Action catholique, tonalité inquiétante avec une tendance moralisatrice, analyse partielle de la crise chrétienne. Dans une Alsace marquée par l'autonomisme, puis par la montée du nazisme, Edouard Coeurdevey a le souci de faire partager ses convictions clairement affichées. Mais ces convictions ne sont pas éloignées de celles qui vont s'exprimer entre 1940 et 1944 pour un ancien combattant de 14-18. Qui plus est, le maréchalisme semble bien avoir été une conviction pour cet homme d'une rare exigence intellectuelle, mais sensible à la famille, donc proche du Secrétariat d'Etat à la Famille ?

¹⁹ Sous Vichy, Marcel Légaut souhaite fonder une université en milieu rural, *Etudes drômoise*, n°44, décembre 2010, pp 18-25, « L'enracinement d'un spirituel ».

²⁰ « En France, la 3^e république, guidée par l'Alliance nationale contre la Dépopulation a inventé la politique familiale comme un ensemble de mesures cohérentes, destinées à soutenir la fécondité et la famille » (LUCA-BARRUSSE (Virginie), *Les familles nombreuses. Une question démographique, un enjeu politique en France (1800-1940)*, Rennes, 2008, p. 292). Le Code de la famille est voté en 1939 et il y aura, au niveau des personnes, un engagement des responsables à Vichy : ainsi Paul Henry, le vice-président de l'Alliance, inspecteur général de l'Instruction publique et directeur de cabinet du secrétaire d'Etat à la Famille et Jacques Chevalier. Voir VIMONT (Jean-Claude), « La propagande nataliste en 1942. L'instituteur et son rôle dans la restauration de la famille française », *Trames*, 7, 2000, p. 149-158. Sur la continuité entre la 3^e République et Vichy : voir BONINCHI (Marc), *Vichy et l'Ordre moral*, Paris, PUF, 2005 : il y a en effet un véritable « legs législatif » dans ce domaine.

²¹ Les crises traversées par la paysannerie alsacienne sont reprises par un mouvement paysan extrémiste, le *Bauernbund*, qui a des racines également à Obernai à cette époque (interview du Docteur Marcel Gillmann, 5 juillet 1981). Voir REIMERINGER (Bernard), « Un mouvement paysan extrémiste des années 30 : le *Bauernbund* », *Revue d'Alsace*, 106, 1980, p. 113-133.

Sans argent, sans crédit, à la tête de l'Ecole Normale repliée à Solignac²²

L'Ecole Normale d'Obernai est d'abord déplacée. Le 1^{er} septembre 1939, commence l'évacuation des Alsaciens. La rentrée scolaire, le 6 novembre 1940, se fera à Solignac : d'Obernai, un wagon spécial emmènera les normaliens et les élèves de l'Ecole préparatoire à Solignac, dans le Limousin, sous la conduite de l'aumônier de l'Ecole, l'abbé Bengel²³. L'hiver rude, la question de la nourriture pour ces jeunes adultes, le problème du vêtement, la Résistance..., tout cela a été décrit par Monique Grandjonc²⁴. Le cadre institutionnel, lui, est bien fragile : le régime de Vichy a supprimé les Ecoles Normales le 18 septembre 1940 sous la signature de Georges Ripert, avec Jacques Chevalier comme secrétaire général du Ministère et c'est donc le caractère alsacien qui maintient en vie cette Ecole Normale au même titre que les Ecoles Normales de filles et les Ecoles Normales haut-rhinoises.. Arrêtons-nous sur deux aspects de cette vie. A Solignac, *La Cigogne* sert, de 1941 à 1956²⁵, de trait d'union entre les élèves, restés en totalité dans le Limousin et ne rejoignant donc pas l'Alsace envahie. Le numéro 14 publie le portrait du Maréchal avec une dédicace : « Pour l'Ecole Normale d'Obernai, avec mon affectueux souvenir ». En même temps, des nouvelles des Chantiers de Jeunesse arrivent avec un appel de Cabalion, futur professeur de sciences physiques. Des anciens écrivent : Paul Stroh, instituteur à La Wantzenau, un des fondateurs, après guerre, de la revue *L'Outre-Forêt* ; le capitaine Liotté, futur principal du collège de Schirmeck ; André Traband, le géographe et futur maire de Haguenau ; Lucien Matthieu de l'*Oflag XVII*, agrégé de sciences naturelles, qui a passé par Saint-Cloud ; Jean Ehrhardt, futur inspecteur primaire à Haguenau, ou encore le linguiste Eugène Philipps. A cette pléiade de noms ayant œuvré en Alsace²⁶ - et on y retrouve une partie du groupe Légaut du Bas-Rhin -, ajoutons, entre 1931 et 1937, Mayeur²⁷ et Eckert, deux futurs inspecteurs

²² Voir GUERY (François), « Souvenirs d'un Normalien d'Obernai replié à Solignac, promotion 1938-1943 », *Ann. Société d'histoire et d'archéologie de Dambach-Barr-Obernai*, 37, 2003, p.123-142.

²³ Robert Bengel (1905-1987), aumônier de l'Ecole Normale d'Obernai de 1935 à 1943, accueille d'abord avec enthousiasme les initiatives de la Révolution Nationale et fait l'objet d'un interdit canonique diocésain en 1941. Il se rapproche ensuite des milieux de la Résistance liés aux routiers (« clan de Solignac »), les Mouvements Unis de la Résistance (M.U.R.) et sauve de nombreux enfants juifs, devenant après sa mort « Juste parmi les Nations » (2002). De retour des Vosges, où il avait dû se réfugier en mars 1944, il est nommé curé à Lochwiller où il rédige, pour l'*Almanach Sainte Odile*, l'article sur le curé révolutionnaire Michel Vetter (témoignage rapporté par François Beck).

²⁴ GRANDJONC (Monique), *Le temps d'apprendre à vivre. 1935-1945. Une école normale alsacienne en zone libre*, Paris, L'Harmattan, 2004.

²⁵ Grâce à François Beck, le professeur Igersheim (institut d'histoire d'Alsace à l'Université de Strasbourg) a pu archiver une collection de cette revue (39 noms sur 250 à 300 personnes passées par Solignac). Il nous en a facilité l'accès.

²⁶ A titre d'exemple, la promotion 1938-1941 (examen de fin d'études en religion) : Andrès (P.), Anstett (C.), Antz (P.), Becker (H.), Caspar (L.), Durr (A.), Eber (A.), Ecker (E.), Epin (Y.), Feuerstein (A.), Friderich (A.), Gintz (L.), Gonnetaut (J.), Grinewald (A.), Hamm (C.), Heymann (C.), Hoff (A.), Keller (A.), Keller (G.), Kernel (R.), Koch (J.), Kolb (H.), Kuntzmann (P.), Litty (F.), Maetz (J.), Martin (E.), Neusch (M.), Nold (B.), Olier (A.), Pierron (G.), Portenseigne (?), Schoch (R.), Schneider (?), Schnitzler (A.), Schott (J.), Schuh (J.), Stroh (P.), Sturtzer (L.), Weiss (A.) : liste trouvée aux Archives de l'Evêché de Strasbourg par François Igersheim et mise avec obligeance à notre disposition. Les sujets de religion étaient : 1. Notion et fait de la Révélation, 2. Qu'est-ce qu'un acte humain, une action honnête et bonne, une action méritoire ?

²⁷ D'après un entretien de l'auteur avec son fils, Jean-Marie Mayeur. A noter que M. Mayeur a été de longues années inspecteur d'Académie du Bas-Rhin après la seconde guerre mondiale (consulter le *Nouveau Dictionnaire de Biographie alsacienne*)

généraux d'allemand. Le numéro 22 s'élève contre le monopole de l'Ecole et, en 1944, l'annonce du décès de l'épouse d'Edouard Coeurdevey laisse un père de famille de quatre enfants désemparé, veuf pour la seconde fois.

Certes, à Solignac, Coeurdevey avait demandé sa mutation : en 1941, il souhaitait obtenir la direction d'un institut pédagogique - nouvelle dénomination des Ecoles Normales - dans une ville de l'Est, du Sud-Est ou du Centre, des vœux géographiquement larges. C'est à ce moment-là que l'appréciation portée sur son travail par le recteur montre une évolution : « directeur actif, plein de bonne volonté, a exercé sur ses élèves une heureuse influence. Avis favorable à ses vœux. Si M. Coeurdevey n'obtenait pas satisfaction, il serait maintenu à la direction de l'Ecole Normale d'Obernai repliée ». Et c'est bien ce qui arrive. Les promotions, soutenues par un directeur très présent²⁸, passent leurs examens, optent pour la résistance, la clandestinité ou s'insèrent... Coeurdevey évoque alors, en mars 1942 (texte publié en 1983), le paradis perdu de sa vie à Obernai : « Ceux qui, comme moi, ont inséré leur vie dans ce coin de terre privilégié, donné sans compter leur temps, leurs forces, leur amour, et qui ont couché là leur jeunesse et leurs morts (son fils Pierre est né et mort en 1931)... La cour de l'Ecole, avec ses marronniers en fleur au retour des vacances de Pâques ou chargés d'or quand l'automne ramenait les bruyants adolescents... »²⁹.

A la Libération, il réussit à maintenir le régime confessionnel des Ecoles Normales, se heurtant aux souhaits du Ministère de l'Education nationale de supprimer ce régime. Les locaux, dévastés, de l'Ecole Normale d'Obernai, nécessitent des millions de francs pour être remis en état : cour parsemée d'ordures, parc dévasté, jardin en friche, maison aux portes défoncées, aux vitres brisées, aux parquets brûlés, aux conduits obstrués... Et l'hiver approche : « grâce à des appuis sollicités sans vergogne, contre la réticence du préfet irrité par tant d'audace et d'obstination », une rentrée peut se faire en janvier 1947, à la caserne Lizé, au Neuhof, à Strasbourg. D'octobre 1945 à janvier 1947, à temps et à contre-temps, Coeurdevey a réussi à réinstaller « son » école, mais il est lucide : « Il est amer et doux de rebâtir une grande maison avec la perspective d'être remercié demain ou l'an prochain. A Dieu va... »³⁰. Il y fête ses 65 ans en mars 1947, ayant été mis à la retraite d'office le 7 juin 1946. S'est noué alors un échange avec le Ministère : « la guerre, la maladie et la spoliation m'ont ruiné et nous vivons au mois le mois ». Le père de quatre enfants (le plus jeune a alors 13 ans) demande, en 1946, à exercer jusqu'au 30 septembre 1948. Reçu à deux reprises au Ministère, il a été, par mesure de bienveillance, maintenu une année encore, à la tête de son établissement. L'administration cherche à « adoucir par des égards ce départ, qui a laissé des traces, notamment en acceptant « des délais assez longs pour effectuer son déménagement »³¹. Cambas, son successeur, attendra ! A vrai dire, Edouard Coeurdevey espérait bénéficier de la loi du 15 juillet 1946 qui reportait de trois ans la limite d'âge : nous

²⁸ A quelques kilomètres de Solignac, Limoges et la résistance du futur colonel Guingouin, ancien instituteur à Saint-Gilles-les-Forêts et, après la guerre, à Montieramey (Aube). Voir TAUB (Michel), *L'affaire Guingouin*, Paris, éd. Souny, 1994.

²⁹ COEURDEVEY (Edouard), « Obernai » (Solignac, mars 1942), *Ann. Société d'histoire et d'archéologie de Dambach-Barr-Obernai*, 17, 1983, p. 9-10.

³⁰ GANDJONC (Monique), *op. cit.*, p. 324-326.

³¹ Archives nationales F 17/25 179/B.

sommes bien là devant une déception. Mais Naegelen, ancien professeur à l'École Normale de Strasbourg et membre important de la SFIO, résistait en Limousin dès décembre 1940. Ce dernier, s'il a accepté le report à 65 ans du départ à la retraite de Coeurdevey, n'a pas souhaité aller plus loin en prenant en compte des éléments d'ordre familial : il y avait là une manière de solder un compte, voire plusieurs³². Est créée à ce moment-là, pour le grand Est, la fonction de délégué régional à « l'Alliance nationale contre la dépopulation et pour la natalité française ». Elle permet de développer une politique nataliste, familiale et, en 1955, Coeurdevey est décoré de la Légion d'honneur et obtient le diplôme d'honneur de l'Alliance française. Volontariste, il déclare que les obstacles ne sont pas faits pour abattre, mais pour être abattus. Lucide, il concède : « Pour l'instant, je brûle la chandelle par les deux bouts, répètent mes amis. Mais c'est si passionnant ! ». Et sa mort vient le cueillir là, lors d'une tournée de conférences dans ce cadre, dans son pays natal, à Besançon, à l'âge de 72 ans, le 28 mai 1955³³.

Par sa mort, il donne un sens à son engagement de longue durée au service de la famille, engagement qui peut expliquer son adhésion à la Révolution Nationale. Catholique convaincu, il voit dans le groupe Légaut une manière d'affirmer sa foi, peut-être plutôt sa religion : il ne mesure pas à quel point Légaut est aux antipodes de l'activisme de l'Action catholique et proche de l'exigence intellectuelle portée par les modernistes et, au niveau de l'union des Eglises, par le Père Portal. Cette exigence d'union aurait dû le mener à ne pas prendre aussi nettement position contre les unions mixtes. Il y a là comme un écart, une distance prise, qui explique la relative froideur de la dédicace de l'ouvrage de Coeurdevey à Légaut.

Edouard Coeurdevey, plutôt petit, nerveux, avec une nature de combattant, « allait parfois trop droit, ne comprenait pas certaines prudences, certaines réticences »³⁴. François Beck - cinq ans à Solignac, deux ans ensuite comme surveillant à Strasbourg - rappelle son exigence intellectuelle, son âpreté au travail, l'affirmation de son particularisme alsacien à Périgueux comme son insertion dans le milieu catholique, avec Michelet, le futur ministre, ou à la Paroisse universitaire. Mais, avec le décès de deux épouses, il fut, une partie de sa vie, un homme seul. Au fond, né dans une famille de paysans, il en a la rigueur au travail ; catholique, « familiariste », il trouve un moment le sens de sa vie avec l'Alliance nationale contre la dépopulation : avant la guerre, durant la guerre et après la guerre, cette conviction chevillée au corps lui tient lieu de guide³⁵. A ce titre, à la confluence de plusieurs influences, il exerce

³² Né à Belfort le 15 janvier 1882 d'une famille alsacienne ayant opté en 1870, Marcel Edmond Naegelen est professeur à l'École Normale de Strasbourg et élu municipal. Engagé dans la Résistance, dans le même département qui abrite l'École Normale d'Obernai repliée, il préside la Haute Cour de Justice qui juge les ministres à la Libération. Puis, membre important de la SFIO, il est ministre de l'Éducation nationale du 26 janvier 1946 au 12 décembre 1948. Gouverneur général de l'Algérie, il est rappelé en 1951 et meurt à Paris le 15 avril 1978. Il y a donc trois hypothèses pour la mise à la retraite de Coeurdevey : un règlement de comptes SFIO / MRP ; un règlement de comptes maréchalistes / résistants ; un refus du maintien du statut confessionnel et des initiatives prises par Coeurdevey pour maintenir l'École Normale catholique et la transférer d'Obernai à Strasbourg. Les trois hypothèses peuvent d'ailleurs s'emboîter. Voir « Trajectoires militantes : les socialistes du Bas Rhin » Alménos, 16, 2010, pp 2-5.

³³ COEURDEVEY (Jean), *art. cit.* (voir note 5) et *Vitalité française*, 427, mai-juin 1955. La collaboration étroite avec Mgr. Ruch, évêque de Strasbourg, est une piste à creuser.

³⁴ *Bulletin de Saint-Cloud*, Mémorial, 1956.

³⁵ Interview de François Beck, le 1^{er} avril 2010.

une autorité morale certaine sur quelques centaines d'enseignants (600 dont un bon tiers à Solignac) tout au long de sa carrière. A ce titre, sa vie permet de comprendre cette génération confrontée à deux guerres, au désastre et à des choix dans lesquels Coeurdevey place en priorité la famille. Tandis qu'Emile Baas³⁶, professeur de philosophie, lecteur de *Mein Kampf* et de Marx, membre, comme Coeurdevey, de la Paroisse universitaire et replié, comme lui, mais à Rodez, a conscience de la dévalorisation de l'Etat français dès 1943, inspire les groupes mobiles dans le Périgord et à Toulouse dont le projet est de faire libérer l'Alsace par les Alsaciens, joue et rejoue la fracture des engagements durant l'Occupation... Dans la Paroisse universitaire, « les héritiers du Sillon³⁷ et de l'Action française récitent un même *Credo* et se réfèrent au même Evangile sans les entendre de la même façon »³⁸.

³⁶ IGERSHEIM (François), BAAS (Geneviève), *Les Carrefours des Tilleuls. Jeune Alsace résistante*, Strasbourg, éd. Société savante d'Alsace, 2008.

³⁷ Le Sillon ,revue refondée en 1898 par Marc Sangnier ,exprime le courant démocrate chrétien. Condamné par Pie X en 1910, le mouvement se dissout et réapparaît après 1918 ,dans un courant catholique social ,ancêtre du MRP.

³⁸ POULAT (Emile), « Les catholiques français et la politique », *Revue des Sciences morales et politiques*, 1994, p. 208.